

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*Le Vertige des animaux avant l'abattage*

Théâtre, 2002

Traduit par O. Goetz et A. Llamas

*Phaéton*

Théâtre, 2009

Traduit par M. Volkovitch

*Chrysis*

Théâtre, 2009

Traduit par M. Volkovitch

*Homéride*

Théâtre, 2009

Traduit par M. Volkovitch

*La Ronde du carré*

Théâtre, 2009

Traduit par C. Galea et Dimitra Kondylaki

*Le Théâtre en écrit*

Essai, 2009

DIMITRIS DIMITRIÀDIS

## Je meurs comme un pays

*Traduit du grec*

*par*

MICHEL VOLKOVITCH

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

## NOTE DU TRADUCTEUR

L'histoire de la littérature est jalonnée, de loin en loin, par quelques œuvres solitaires, qu'une perfection dans le désespoir ou l'horreur fait briller comme des diamants noirs. *Je meurs comme un pays* appartient à cette impressionnante famille. Peut-on plonger plus loin que ce livre dans les bas-fonds de l'homme ? La mort physique et spirituelle d'un pays vaincu y est la figure d'une autre mort plus radicale, celle de toutes les valeurs humaines et de l'homme lui-même. On n'a même pas la consolation d'espérer un monde meilleur à venir, dans cette humanité désormais stérile où les femmes ne peuvent plus faire d'enfants.

Les livres, quoi qu'en disent leurs auteurs, sont toujours plus lourds d'autobiographie qu'il n'y paraît. Il serait difficile de ne pas voir ici, dans ce cri de haine contre un pays pourri jusqu'à la moelle, écrasé par l'Église et l'armée, un reflet de la Grèce telle que Dimitriàdis l'a connue, sous la dictature des Colonels, par

Titre original :

*Πεθαίνω σαν χώρα*

Éditions Agra, Athens, 1997

© Dimitris Dimitriàdis, Athens, 1978

© 2005, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 2-84681-097-4

Ouvrage publié avec l'aide du  
Centre National du Livre

exemple – même si ce portrait, publié en 1978, à un moment où la Grèce respire un peu après des années de tragédie, est tout sauf un compte rendu réaliste des événements d'alors. Mais à cette lecture historique, si légitime soit-elle, il convient de superposer une autre plus universelle. On a l'impression d'être ici en face d'un tableau complet de toutes les perversions et subversions, de toutes les formes de folie (hystérie et schizophrénie en tête), d'une synthèse des maux de toutes les époques passées, présentes et à venir...

Si l'auteur n'a pas vécu directement, suppose-t-on, les atrocités qu'il raconte, on sent qu'il lui a fallu, pour les imaginer, autant d'intuition que d'invention. Tout, dans ce récit frénétique, sonne vrai, à commencer par ce grotesque de carnaval, cette allégresse de danse macabre dont il est parcouru. Car le tragique pur est un luxe pour nantis de la douleur, toute débâcle est un flot mêlé, tout désastre charrie ses jouissances cachées.

Redoutable sujet – pour l'auteur d'abord. Il y faut une maîtrise dans l'écriture, et la jubilation qu'elle suscite chez le lecteur, pour que celui-ci avale tant d'amertume sans recracher. On reste sans voix devant la maturité du jeune Dimitriadis, qui faisait là ses débuts. On est surtout saisi de découvrir en lui un virtuose

non seulement du déchaînement, du bruit et de la furie, mais aussi de l'implicite, du demi-mot, de l'infime détail qui tue. Comme ces guillemets entourant la partie finale où s'élève une voix disant « je », qui repoussent le je à distance, dans le passé, le dévitalisent, l'anéantissent avec la sûreté d'une guillotine. Ou ces crevasses d'allure sismique un peu partout, à savoir les points de suspension marquant de prétendues coupures, qui font que ce roman, l'un des plus courts qui soient, devient du même coup virtuellement très long, au point d'allier à la fascination de la fulgurance un peu de celle de l'infini.

Et surtout, entre les coupures, il y a ces phrases démesurées, épuisées dès le départ et inépuisables, tendues, au bord de la rupture, comme tirées d'un instrument de musique mené à l'extrême limite de ses possibilités.

On suit leur progression, à ces phrases, comme si c'était une aventure. S'il y a un héros dans ce livre apparemment sans personnage, c'est sans doute le langage, les mots, dont on exalte ici le pouvoir, capables qu'ils sont de « brûler la langue à jamais ». Et plus précisément la langue grecque, dont on voit défiler, comme dans un fleuve en crue, des débris arrachés à toute son histoire, à tous ses registres – sans que l'on sache s'il s'agit là,

comme l'annonce le texte, d'un ultime feu d'artifice avant sa disparition, ou au contraire, d'une démonstration de richesse et de vie renouvelées.

Avec *Je meurs comme un pays*, Dimitriadis se retrouvait d'un coup non loin de son compatriote, l'immense Georges Cheimonas, dans le petit cercle des grands visionnaires. Également poète et dramaturge, il n'a publié depuis qu'un seul livre de fiction – ce qui ne veut pas dire qu'il ait dit là son dernier mot... On rêve à ce qui se prépare.

La décision de retraduire ce livre a été prise par l'auteur lui-même, insatisfait de la première version parue dans la revue *Les Temps modernes* en 1983. Consultant ce travail après avoir achevé le premier jet du mien, j'ai emprunté quelques mots et expressions à mon confrère inconnu, chaque fois que ses solutions me paraissaient meilleures que les miennes – soit une fois ou deux par page. Merci à lui.

MICHEL VOLKOVITCH

(...) « CETTE ANNÉE-LÀ, aucune femme ne conçut d'enfant. Cela continua les années suivantes, au point qu'une génération s'écoula sans que vienne au monde une seule génération nouvelle. (...) Mis à part quelques réactions violentes isolées à ce fléau dévastateur, appelé bien plus tard le Moyen Âge de la Matrice (incendies d'édifices publics, destructions de monuments et de symboles nationaux, tentatives de meurtre sur des personnes que les agresseurs jugeaient responsables du malheur qui les frappait), tous les autres, accoutumés à se contenir, bridèrent leur désespoir et ne se livraient qu'en privé aux déchaînements de leur panique, tels que déchirer les oreillers la nuit avec les dents, écrire des lettres éperdues, incohérentes à Dieu ou au mal lui-même, le suppliant de se retirer ou le menaçant de l'attaquer de front à l'exemple de saint Georges, rester des heures entières immobiles, impassibles en fredonnant de vieilles chansons nostalgiques, ronger furieusement leurs ongles jusqu'à l'os ou se tailler profondément au rasoir en des points du corps sensibles et cachés, jusqu'à faire couler

tout le sang qu'il fallait pour assouvir le besoin génital de sacrifice humain ou d'autopunition, derrière des portes verrouillées toujours, les lumières convergeant sur ce point brûlant, emblème de l'impitoyable carnage, avec toujours la même musique de cannibales accompagnant l'acte purificateur, avec l'immense tache de sang toujours au même point, si bien qu'avec le temps s'était formé à l'intérieur de chaque maison une sorte d'autel aux toilettes, dans la chambre à coucher ou à la cuisine où chacun trouvait refuge et plénitude aux heures où le corps n'en pouvait plus de supporter le poids de cet autre corps à plusieurs têtes, insatiable, immortel, incréé, singulier, qui se débat dans tout corps avec des impulsions extravagantes et cruelles. (...) Car la guerre qui durait, avec de brèves et trompeuses accalmies, depuis plus de mille ans, avait pris ces derniers mois une tournure décisive (même si depuis longtemps n'arrivaient plus ces « l'issue des combats nous est favorable », « la Victoire nous sourit », « nous sortons de la Troisième Guerre vainqueurs ») et semblait s'acheminer toujours plus vite vers son issue fatale, puisqu'il était connu de tous que le front sud allait céder d'un jour à l'autre. Comme la rémission, quasi posthume, que présente pour un laps de

temps imprévisible une incurable maladie qui malgré tout se déclare soudain sur tout le territoire dévasté du corps, abusé, arrachant les chairs des os en une secousse pareille à une démence organique totale des articulations de la machine humaine. (...) Et quand on apprit un matin les suicides simultanés de deux généraux, de l'un d'eux, qui plus est, devant ses soldats au moment de la revue matinale, plus personne ne douta que l'armée ennemie passerait la frontière d'un moment à l'autre, et qu'ainsi prendrait fin une situation qui tenait en suspens tout un peuple épuisé par les entrelacements de sa propre histoire et incapable de résister aux pressantes injonctions d'un égoïsme instinctif et d'un mépris incontrôlé mais conscient pour tout ce qui contribuait à la survie de la nation, ce qui revenait à assassiner la patrie avec préméditation et signifiait, ni plus ni moins, que l'idée de nation avait d'ores et déjà disparu sans retour. La plupart des gens commencèrent à rassembler tout ce qu'ils pouvaient transporter et en quelques heures se formèrent des cortèges monstrueux se dirigeant, comme les processions obstinées des fourmis, vers le nord, dans une atmosphère d'excursion d'école primaire – au long des files on les entendait tous chanter en chœur, dans un tumulte général, et

l'on en voyait beaucoup danser avec entrain au beau milieu de la route, avec sur le visage l'expression de gens libérés d'un poids énorme (quel poids, ils le savaient tous). On eût dit que d'un instant à l'autre (alors que ce processus avait duré des siècles) un changement radical, irréversible s'était produit dans le noyau ethnique de tout ce monde après l'annonce que le front sud avait cédé, ce qui fut confirmé par le discours du président de la République – dont le ton grave se voulait imposant (un ancien empereur montrant, pouilleux et plein de morgue, sa cabane effondrée qu'il appelle son Imperium tandis que des milliers de roquets de toute sorte arrachent sa pourpre souillée de merde avec leurs dents et glapissent en chœur l'hymne national de la Ville-Reine qui à présent, dépravée, Andromaque impudique, passe de lit en lit, et sent insatiablement dans son vagin rafistolé le gland d'acier des nouveaux maîtres de la Terre), il rappela une fois encore l'obligation qu'avait chacun de rester fidèle à l'héritage du passé et le devoir national de préserver du moins la dignité du pays. Ceux qui entendirent le discours présidentiel (car ils furent nombreux à tourner le bouton) lâchèrent les pires insultes à l'égard du président, de son discours et du pays, incitant les

enfants eux-mêmes à répéter les injures en cadence en frappant tous ensemble dans leurs mains. Des vieilles qui avaient vécu d'innombrables fois des événements de ce genre, qui avaient vu massacres, villes prises d'assaut, exodes, invasions de barbares ou de civilisés en tout genre, persécutions et asservissements, villes florissantes, forêts touffues et plaines fécondes brûlant comme des torches sans que rien ne reste debout du labeur de tant de générations, filles violées dans des maisons en ruine dix et vingt fois dans l'heure par des soudards déchaînés puis éventrées à la baïonnette, nourrissons décapités au vol d'un coup d'épée ou mitraillés à bout portant dans les bras de leur mère, familles chassées de leur maison et décimées par des rafales en série comme des tourterelles – « et tous, enfans de leurs parents, femmes de leurs époux, amis de leurs amis, et aultres par le sang réunis, à grand douleur estoient séparés », et garçons au grandissant duvet sur la poitrine, la foudre de Zeus dans toute sa force concentrée aux organes concourant à provoquer la plus puissante exaltation des sens, qu'on alignait par groupes de cinquante face aux pelotons d'exécution dans le seul but d'anéantir la semence de vie en eux et les eaux se teinter de sang comme des roses rouges, des gens rendus

fous par d'insoutenables malheurs, noirs de larmes, qui couraient çà et là, hurlant comme des chacals et déchirant leurs joues dans le vertige implacable où se révèle ce vide brûlant qu'est la vie, dans le cauchemar de la transgression de cette limite qui la rend aussi insupportable qu'une poignée de charbons ardents dans la bouche, des vieilles dont nul ne savait l'âge et elles non plus qu'on transportait comme les reliques de saints très anciens et anonymes sur le toit des voitures, au lieu de lever la main pour se signer en écoutant les appels angoissés du président de la République, crachèrent dans leur main et firent toutes ensemble, en hochant la tête, l'air entendu, le geste que font les hommes, petits ou grands, de la main droite pour désigner quelqu'un dont la branlette a ramolli le cerveau. (...) En attendant, rien ne pouvait plus rester secret, et les nouvelles, toutes confuses et contradictoires qu'elles étaient, provoquant dans la population des vagues d'exaltation qui s'annulaient l'une l'autre, n'apportaient jamais le moindre souffle d'optimisme, au contraire, les espoirs diminuaient sans cesse (en ces instants, rien n'était plus vague que le mot espoir, rien n'avait de sens plus obscur), jusqu'au jour où l'on apprit que le front oriental avait cédé lui aussi, et cela ne fit qu'accé-

lérer le mouvement d'ensemble vers le nord ; dans le chaos général, ce mouvement avait sa place, étant le produit d'un pur désespoir où se mêlaient des tendances à l'autodestruction et à l'autoconservation car bien que le pays fût encerclé de toutes parts, il y avait les montagnes au nord qui offraient pour un temps la consolante illusion d'un refuge inexpugnable, mais comme il n'y avait aucun accès à la mer, le sentiment soudain d'asphyxie, d'impasse, de piège, de resserrement, d'encerclement, d'étouffement fit que les populations, celles restées en ville comme celles qui avaient envahi tous les passages vers les montagnes, tournaient intérieurement sur elles-mêmes jusqu'au moment où tous sans exception s'arrêtèrent et attendirent, comme celui qui cherche le sommeil, labourant son lit en tous sens afin d'échapper aux causes de l'insomnie, mais ne cessant de la provoquer par des exorcismes sans force et tragiquement vains, et enfin, exténué, haletant, l'écume de l'épilepsie à la bouche et le cerveau soulevé rasoir glacé dans le beurre noir de la nuit, il s'arrête, prisonnier du fil embrouillé de son impuissance, comme ligoté par elle, et alors vient telle une annonce, ce qui serait venu plus tôt, à son heure, si l'on n'avait tenté, au prix d'efforts effrénés, de faire que l'âme échappe